

## L'objectivisme : une épistémo-idéologie.

Odile Camus

► **To cite this version:**

Odile Camus. L'objectivisme : une épistémo-idéologie.. Sortir de la confusion des savoirs et des valeurs par la différenciation des domaines du symbolique et des textes. Enjeux pour l'enseignement, l'éducation, et la formation., 2016, Mont-Saint-Aignan, France. hal-01700569

**HAL Id: hal-01700569**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01700569>**

Submitted on 4 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

### **L'objectivisme : une épistémo-idéologie.**

Camus O. (2016). L'objectivisme : une épistémo-idéologie. Communication au colloque international VIITTEF *Sortir de la confusion des savoirs et des valeurs par la différenciation des domaines du symbolique et des textes. Enjeux pour l'enseignement, l'éducation, et la formation.* ESPE Rouen, 19-21 mai 2016.

#### Résumé :

Le positivisme détermine implicitement l'évaluation scientifique en Sciences Humaines et Sociales. Il relève plus largement d'un objectivisme devenu idéologie. Cette *épistémo-idéologie*, confondant faits et valeurs, a pour fonction la reproduction sociale *via* la naturalisation du réel. En sont proposées quelques illustrations : dans les discours médiatiques ; et dans les pratiques scientifiques en psychologie et en neurosciences.

Mots clefs : épistémo-idéologie, idéologie, objectivisme, positivisme, Sciences Humaines et Sociales.

### **Objectivism : an epistemo-ideology**

#### Abstract :

Positivism implicitly determines the scientific evaluation in Human and Social Sciences. It is basically an objectivism that has become ideology. This *epistemo-ideology*, confusing facts and values, has for function the social reproduction by the naturalization of the real. This process is illustrated : in the field of the media discourse ; and by scientific practices in psychology and in neuroscience.

Key-words : epistemo-ideology, ideology, objectivism, positivism, Human and Social Sciences.

## Introduction

Les Sciences Humaines et Sociales [SHS] ont tendance à faire reposer la scientificité sur un parti-pris objectiviste, hérité du positivisme, sans pour autant l'assumer en tant qu'épistémologie - ni même en temps que philosophie de la science. D'ailleurs les principes énoncés par le père du positivisme paraissent aujourd'hui dogmatiques, et l'on ne s'en réclame guère explicitement. Pourtant, le parti-pris implicite en sa faveur n'est pas sans conséquences sur les développements de la recherche et sur le rapport à la connaissance.

## 1. Positivisme et objectivisme : de la philosophie de la science à l'idéologie

### 1.1. Caractéristiques de la science positive

D'après Comte, la science positive :

- porte sur des faits : « ... toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible » (1844, p.19).

- présuppose leur déterminisme : « Tous les phénomènes quelconques, inorganiques ou organiques, physiques ou moraux, individuels ou sociaux, sont assujettis à des lois rigoureusement invariables » (1830, p.104).

- exclut la recherche de causes originelles au profit de la description de ces lois - dont la définition est strictement empirique :

En un mot, la révolution fondamentale qui caractérise la virilité<sup>1</sup> de notre intelligence consiste essentiellement à substituer partout, à l'inaccessible détermination des causes proprement dites, la simple recherche des *lois*, c'est-à-dire des relations constantes qui existent entre les phénomènes observés (1844, p.19).

- vise la prévision : « Ainsi, le véritable esprit positif consiste surtout à *voir pour prévoir*, à étudier ce qui est afin d'en conclure ce qui sera, d'après le dogme général de l'invariabilité des lois naturelles » (1844, p.25).

Il résultera de ces principes une dissociation radicale entre ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas, tout ce qui n'y est pas conforme étant rejeté dans le théologico-métaphysique. L'une des conséquences en sera le réductionnisme, *via* notamment la hiérarchie des sciences posée par Comte, et que Tiberghien résume par l'exemple suivant : « Une telle attitude reviendrait (...) à affirmer que

---

<sup>1</sup> Chez Comte, ce terme est substituable à celui de « maturité ».

la lumière explique l'activité de lecture sous prétexte qu'il est impossible de lire dans l'obscurité » (1979, p.179).

## 1.2. Le positivisme en SHS

En psychologie, la domination behavioriste persistante - même si, là encore, pratiques scientifiques et déclarations de principe sont quelque peu disjointes -, conforme aux principes positivistes, aura permis de récuser l'anathème comtien, suivant lequel les psychologues sont « les derniers théologiens »<sup>2</sup> (1830, p.49sq.) Néanmoins, s'est développée une psychologie clinique en opposition avec ces principes, et considérant que le fait psychologique, « c'est le comportement qui a un *sens humain* » (Politzer 1928, p.244), et ce sens n'est pas donné mais construit. Il en a résulté une scission, toujours actuelle, entre psychologie « scientifique » (sur laquelle je reviendrai plus loin), et psychologie clinique.

La situation est-elle différente dans les sciences sociales ? La mise à distance de la philosophie est soulignée par exemple en sciences politiques par Zawadzki (2006), qui dénonce le « rétrécissement intellectuel » de la discipline (p.84sq.) :

Assurément, cet état d'esprit se réclame de la science, pratique un éloge immodéré du concret et du terrain, mais débouche en réalité sur des formes d'anti-intellectualisme qui emportent dans leur sillage ce qui relève de la culture, des idées, et de la pensée (p.93) (...). Tout se passe comme si l'indispensable exigence de méthode avalait l'imagination théorique, comme si le questionnement était dévalué au profit de l'exigence de résultats, fiables, mais parfois vides de sens (p.100) (...). Il y va profondément d'une certaine manière de concevoir l'activité de pensée universitaire qui opère une réduction de la connaissance ou du savoir (...) à la science entendue au sens positiviste (p.103).

Un constat comparable est fait en sociologie par Duteille (2006), qui relève l'incompatibilité entre la science et la pensée (par ex. p.164), ainsi que le complexe de légitimité scientifique face aux sciences dites exactes. Ce complexe peut être illustré y compris dans les domaines où la posture positiviste, de par l'objet investigué, semble pour le moins paradoxale, par exemple dans les études de genre (Bourcier 2017) :

L'apport décisif des féministes a été d'introduire la notion de pouvoir dans les relations entre les sexes et les genres, et donc de politiser l'affaire. « Idéologie ! » s'étranglent les antigénres. Ben oui. *So what* ? On se demande bien pourquoi les universitaires qui se revendiquent des

---

2 C'est en particulier l'introspection qui est mise en cause par Comte.

études de genre s'enfoncent dans le déni. (...) Le problème est que les études de genre à la française (...) ne trouvent rien de mieux pour défendre leur institutionnalisation tardive que d'afficher leurs qualités scientifiques bien «dures», de se prévaloir de «leur champ», d'un empirisme et d'une objectivité à toute épreuve.

C'est en fait l'industrie culturelle dans sa globalité, - incluant médias comme université -. qui est traversée par le positivisme, lequel définit le savoir légitime : « Le savoir légitime est celui qui correspond au mode d'expérience positiviste et qui est produit d'une manière positiviste. » (Spurk 2006, p.129). Les faits y sont « irréfutables » (p.120), ce que Spurk résume par la formule : « l'existant est ce qu'il est, parce qu'il est comme il est. (...) Le positivisme prend le social comme il se donne : une seconde nature. » (p.122)

Si cet oxymore d'un social naturel est parfois assumé - en sociobiologie par exemple -, sa fonction idéologique de légitimation n'en demande pas moins à être interrogée.

### **1.3. L'objectivisme comme idéologie : la confusion entre faits et valeurs.**

Le positivisme relève plus largement de l'objectivisme, lequel peut être défini, en tant qu'épistémologie, comme rapport à l'objet excluant intentionnellement le sujet du processus de connaissance. Mais lorsqu'il s'inscrit dans l'implicite des jugements de scientificité, il se fait idéologie, et devient alors posture cognitive caractérisée par :

- l'amalgame entre l'objet et sa représentation (déni de la construction de l'objet)
- l'assimilation réalité-vérité : à la vérité comme catégorie de jugement, reposant *in fine* sur la logique, se substitue la preuve empirique. Ce qui est « vrai », c'est ce qui est « réel ».
- la confusion entre faits et valeurs.

C'est paradoxalement la visée de neutralité axiologique qui conduit à cette confusion - paradoxalement, puisque celle-ci exige *a priori* de ne pas mélanger les registres. La référence en la matière reste, me semble-t-il, Weber, sociologue non positiviste :

Prendre une position politique pratique est une chose, analyser scientifiquement des structures politiques et des doctrines de partis en est une autre. (...) Le véritable professeur se gardera bien d'imposer à son auditoire (...) une quelconque prise de position, que ce soit ouvertement ou par suggestion - *car la manière la plus déloyale est évidemment celle qui consiste à « laisser parler les faits »*<sup>3</sup> (1919 p.80sq).

---

3 C'est moi qui souligne.

Or, la neutralité objectiviste impose de fonder la connaissance sur les faits, et uniquement sur les faits, le produit de la construction rationnelle étant considéré comme non neutre et, *in fine*, « idéologique » - en tout cas inapte à contribuer à l'établissement de la preuve. Sur le plan axiologique, cette neutralité se traduit par le relativisme, moral et culturel. En même temps, en matière de connaissance, la valeur universelle de la science semble aller de soi. Pour reprendre les termes de Michéa (2008), au cœur de « l'illusion positiviste » se trouvent le relativisme de la « logique libérale » et sa « prétendue *neutralité axiologique* » (p.209sq.). Ainsi les deux « appuis métaphysiques privilégiés » de la doctrine libérale sont « le *relativisme moral et culturel* », et le « *culte positiviste* de la Science et de la « Raison » (p.38).

La dimension idéologique de l'objectivisme avait déjà été relevée par Ellul (1962), dans les termes suivants :

L'homme moderne est habité par la religion du fait, c'est-à-dire par l'acceptation du fait, contre lequel on ne peut rien ; par la conviction que ce qui est, est bon ; par la certitude que le fait est en soi preuve et démonstration ; par la soumission des valeurs aux faits ; par l'obéissance envers la nécessité, assimilée au progrès Or, cette attitude idéologique stéréotypée conduit inéluctablement à confondre le jugement de probabilité et le jugement de valeur. Parce que le fait est critère, il faut que ce fait soit bon. Mais aussitôt en découle : celui qui annonce tel fait (sans porter de jugement) est un approbateur de ce fait (p.11sq.)

Une illustration en contexte médiatique peut en être proposée : il s'agit de la présentation radiophonique des résultats d'un sondage<sup>4</sup> (dans le contexte des élections régionales, France Inter, 29 mars 2010) : « 59 % des Français pensent que la gauche gagnerait les présidentielles si elles avaient lieu maintenant. (...) Les Français croient en la gauche. ». Le fait « donné » est en fait construit, sur la base d'une assimilation entre « déclarer » et « penser » ; mais de plus, le « penser » (jugement de probabilité) est assimilé au « croire » (supposant une attribution de valeur).

## **2. Idéologie dominante et épistémo-idéologie**

### **2.1. La notion d'idéologie**

La notion d'idéologie est tabou en psychologie, et tout particulièrement en psychologie sociale : elle est « une notion idéologique » (Moscovici 1992 p.67). La psychologie sociale n'étudie donc pas les processus idéologiques, mais par exemple un « syndrome culturel individualiste » ; elle décrit des

---

<sup>4</sup> Le statut de ce « fait » très particulier dont le sondage est censé rendre compte, à savoir l'« opinion publique » (voir Bourdieu 1973), demanderait certes à être commenté.

processus socio-cognitifs, en se référant fréquemment aux « illusions libérales » décrites par Beauvois (2005), mais ce à l'intérieur de champs théoriques circonscrits, pour produire des connaissances « spécialisées »<sup>5</sup>. La synthèse de ces connaissances ferait probablement prendre la mesure de la mutation anthropologique en cours. Mais pour ce faire il faudrait sortir de ce cadre microthéorique, qui exclut les notions générales. La notion d'idéologie est particulièrement sulfureuse, car il peut en émaner de la fausse conscience, de la double pensée, de la conscience aveugle... autant d'objets qui échappent à l'investigation objectiviste.

Il est pourtant possible d'en proposer une conceptualisation, et qui soit susceptible d'illustrations empiriques. L'idéologie pourrait ainsi être définie et caractérisée comme suit : non réductible à un ensemble de contenus propositionnels<sup>6</sup>, elle diffère des idéologies plurielles, lesquelles rendent compte de nos convictions, de nos valeurs, définissent nos appartenances groupales, et ont une fonction identitaire. L'idéologie invite à considérer non pas ce qui oppose ces idéologies concurrentes dans une société donnée, mais ce qu'elles ont en commun. Elle renvoie à ce qui fait l'objet d'un consensus tacite dans la société, ce qui n'est pas problématisé, et l'on peut à cet égard convoquer la notion d'idéologie dominante. Cet « impensé de la pensée » (Pêcheux 1975), qui impose les « évidences comme évidences » (Althusser 1970), peut être rapproché de ce qu'Ansart (1977) nomme « surcode » ou « suridéologie », ou encore, de la « protodoxa » (Bourdieu 1982), « silence de la doxa » dans le discours des dominants. Il s'agit en somme d'une idéologie dans sa forme achevée, c'est-à-dire qui s'est imposée comme nécessité historique (voir Deconchy 1989, 1999). Pour ma part je l'ai définie comme épistémo-idéologie (Camus 2003, 2004), cadre naturel de perception et d'explication du monde, et qui traverse tous les domaines de la pratique sociale, y compris et en premier lieu celui de la science. Et l'objectivisme semble bel et bien fonctionner comme une épistémo-idéologie, y compris dans sa fonction de reproduction : « Dans sa version néopositiviste (...) la science devient en effet le monde, sa duplication idéologique, sa reproduction docile » (Horkheimer & Adorno 1944, p.43). Bref, elle contribue à la fabrique de la nécessité sociale (cf. *infra*).

## 2.2. Le discours idéologique

L'idéologie ainsi comprise s'appréhende empiriquement *via* les discours, les évidences idéologiques étant inscrites dans l'implicite. Pour reprendre les termes de Castoriadis (1975:208sq.), le discours est pris dans un symbolisme par lequel des significations idéologiques implicites s'imposent

5 norme d'intériorité, norme de consistance, optimisme comparatif, rationalisation, communication engageante...

6 L'étude psychosociale des représentations sociales, laquelle s'est d'ailleurs posée à l'origine comme une alternative aux références à l'idéologie (cf. Moscovici *op.cit.*), n'est donc pas concernée.

automatiquement. Les contenus implicites « ont en commun la propriété de *ne pas constituer en principe le véritable objet du dire* » (Kerbrat-Orecchioni 1986, p.21). Ainsi, le *dire* dissimule le *dit*. Le présupposé en particulier est un outil idéologique de choix : il est présenté « comme une évidence, comme un cadre incontestable où la conversation doit nécessairement s'inscrire » (Ducrot 1984 p.20). Les travaux de Guilbert (2007) rendent compte des caractéristiques formelles du discours idéologique, en particulier : inscription dans des présupposés, et plus largement, ancrage dans l'implicite, mais aussi : persuasion sans argumentation, et production d'un effet d'évidence.

Le discours idéologique peut être illustré par l'analyse de la « langue nazie », soigneusement distinguée du discours de propagande, analyse effectuée par Klemperer (1947) : « Car sous le mot isolé, c'est la pensée d'une époque qu'on découvre, la pensée générale où se niche celle de l'individu, la seconde étant influencée, peut-être même guidée, par la première » (p.199). C'est ainsi la langue usuelle qui se fait vecteur de l'idéologie. De ce point de vue, l'épistémo-idéologie objectiviste se révèle, par exemple, en convoquant quelques attributs cognitivement très accessibles pour évaluer un argument :

- un argument que je qualifierais de « purement abstrait » sera invalidé, tandis que « purement concret » est d'une probabilité nulle (- indicible, ce indépendamment des propriétés de la langue), « purement » étant disqualifiant, tandis que la connotation positive de « concret » s'est libérée de tout ancrage contextuel (concret = bien, dans la novlangue médiatique. Cf. Hazan 2006).
- on peut opposer de la même façon l'invalidant « purement subjectif » à l'improbable « purement objectif » (objectif = bien donc vrai).

### 2.3. Statut idéologique de la raison

Le statut de la raison dans cette épistémo-idéologie semble contradictoire. Horckheimer et Adorno (*op.cit.* p.10) développent l'idée d'un « renversement de la Raison en positivisme », et se réfèrent à de multiples reprises à « l'autodestruction de la Raison » par l'Aufklärung : la Raison serait réduite à l'unique finalité de domination du réel, de la nature, entraînant une « réification de l'esprit » (p.56) et de la subjectivité (p.59).

L'attribution de rationalité fonctionne certes comme valeur légitimante, dans les discours médiatiques par exemple (voir Guilbert *op.cit.*:94sq.) ; mais quelles sont les caractéristiques d'un discours jugé « rationnel » ? Il est à tout le moins permis de supposer que « rationnel » et « réaliste » soient substituables dans l'usage, leur signification commune se rapportant *in fine* à l'objectivisme (cf. l'assimilation vrai = réel, évoquée *supra*).

## 2.4. La fonction légitimante de l'objectivisme

### 2.4.1. Le « réalisme » dans les discours politico-médiatiques.

Les discours politico-médiatiques constituent un terrain privilégié pour appréhender la fonction de l'argument « réaliste ». En effet, la « réalité » médiatiquement mise en scène, donc construite (Cf. Charaudeau 2005 sur ces procédés communicationnels de construction), se donne comme réalité brute ; et la dissimulation du travail de construction des faits semble condition de sa crédibilité. Le fait ainsi donné est utilisé comme argument décisif, c'est-à-dire n'autorisant pas le débat. L'extrait radiophonique suivant (émission produite pendant les « mouvements sociaux » de 1995), emprunté à Halimi (1997), illustre la fonction rhétorique du « constat » :

Question de l'auditeur : J'ai acheté *L'Humanité* du 19 décembre 1995. Il y avait une mise en cause des puissances financières. On ne retrouve pas ces tendances sur France Inter. (...)

Réponse du journaliste Michel Garibal : (...) Nous, nous *constatons* un certain nombre de choses. (...). Aujourd'hui, même *L'Humanité constate* que le système communiste a disparu. *Donc il y a* un système qui est l'économie de marché qui est le système dominant (...). *Parce que c'est un constat*. Aujourd'hui, on vous dit tous les jours : le monde est un village. Mais *c'est vrai ! Donc* si vous voulez, aujourd'hui, jouer avec les autres, il faut appliquer la règle du jeu commune<sup>7</sup> (pp.59sq.)

On observe ici que le « constat » (i.e. ce qui est étiqueté comme tel), et le consensus obligé qui s'y attache, sont utilisés comme contre-arguments pour défendre un point de vue au demeurant non explicite - à savoir : les « tendances » dont parle l'auditeur n'ont pas légitimité à être représentées sur France Inter. La pertinence (Cf. Sperber & Wilson 1986) de la contre-argumentation - en quoi répond-elle à la question de l'auditeur ? - ne peut être établie que moyennant un travail inférentiel, mais que tout récepteur aura probablement fait automatiquement ; en l'occurrence : il n'y a pas pas à rendre compte de points de vue qui ne collent pas à la réalité, car ils sont faux, inexacts, non objectifs...<sup>8</sup>. Il s'agit là typiquement d'une heuristique idéologique, dont le propre est précisément d'échapper à la problématisation - puisque donnée comme évidence (Camus 2007)<sup>9</sup>. Le « réalisme » est en somme valeur reproductrice, légitimant ce qui est par le seul argument que cela est. Ou, pour le dire autrement, « le caractère irrationnel de l'adaptation docile et assidue à la réalité devient plus raisonnable pour l'individu que la raison » (Horckheimer & Adorno *op.cit.* p.299).

<sup>7</sup> c'est moi qui souligne.

<sup>8</sup> Relevons là encore la confusion entre le plan de la réalité et celui de la vérité que présuppose cette inférence.

<sup>9</sup> Cf. l' « évidence probatoire du fait » dont parle Guilbert (*op.cit.*)

Ainsi le « réalisme » amène à la naturalisation du social<sup>10</sup>, donc à sa reproduction, signant en cela la maturité idéologique de l'objectivisme. Ce processus traversait déjà la littérature scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple par une justification de la domination fondée sur l'« observation » du volume du cerveau, laquelle légitimait tout aussi bien une hiérarchie des races que des genres (voir Gould 1981).

#### 2.4.2. Morale réaliste et impuissance politique.

Que devient l'action politique ? La société, produit de la nécessité, ne peut être autrement qu'elle n'est, et sa « régulation », relevant de « mécanismes », est affaire d'experts et de gestionnaires, garants d'une morale réaliste : c'est la « réalité » qui doit orienter l'action - et non pas la représentation d'un état autre, qui serait jugé souhaitable, au regard de valeurs assumées. Car la mise en cause de ce qui est n'est pas pensable - puisque « pas réaliste », le pensable se devant d'être issu d'un possible, lui-même strictement délimité par l'existant. Bref : la mise en cause de l'existant n'a pas légitimité à orienter l'action politique. Pour le dire autrement : « L'univers du pensable étant défini, la science économique (et, surtout depuis Mai, chez les technocrates du bonheur, la science sociale) est la politique dans la mesure où, sous l'apparence d'énoncer l'être, elle annonce ce qui doit être » (Bourdieu & Boltanski 2008 p.88).

Le propos politique suivant illustre ces heuristiques idéologiques, inférences automatiques par lesquelles le récepteur reconstitue cohésion discursive et cohérence textuelle :

Christine Lagarde, ministre de l'Economie, devant l'Assemblée Nationale, le 10 juillet 2007 :

La France est un pays qui *pense*. Il n'y a guère une *idéologie* dont nous n'avons fait la *théorie*. Nous possédons dans nos *bibliothèques* de quoi *discuter* pour les siècles à venir. *C'est pourquoi* j'aimerais vous dire : *assez pensé* maintenant !

La cohésion de ce propos, et en particulier le connecteur (« c'est pourquoi ») permettant de passer des prémisses à la conclusion, est tout à fait discutable si l'on ne prend appui sur le « déjà-là » des évidences idéologiques. Plus précisément : la construction d'un univers sémantique autour du travail intellectuel, et sa valeur négative, convoque l'heuristique : « Quand on pense, on n'agit pas », la question problématisante : « Pourquoi faut-il arrêter de penser ? » étant reléguée dans l'impensé. Or cette heuristique opposant le couple pensée-débat (Cf. « discuter ») à l'action, tire son évidence de la morale réaliste précédemment évoquée : ce sont les faits, tenus pour indiscutables, qui se doivent

<sup>10</sup> La naturalisation peut être définie comme la transformation d'un arbitraire social en nécessité naturelle. Notion notamment développée et illustrée en sociologie par Bourdieu (par ex. 1979), et en psychologie sociale par Beauvois (par ex. 1994).

de dicter l'action. Au point que l'action politique elle-même finit par prendre le statut de « fait » - naturel et nécessaire, « fait » (réalité perçue) et action se légitimant réciproquement<sup>11</sup>. C'est alors l'essence même du politique qui est en cause. Ou, comme le dit Michéa (*op.cit.*) :

(La politique contemporaine) se présente toujours (...) comme une simple « administration des choses » relevant d'abord de la compétence d'*experts*, de *gestionnaires* ou de *techniciens*, à l'image de ceux qui opèrent (...) au sein de diverses institutions du capitalisme international (Banque centrale européenne, OMC, FMI, OCDE, etc.) (p.39).

D'ailleurs, le positivisme originel n'énonçait pas autre chose (Comte 1822) :

Les savants doivent aujourd'hui élever la politique au rang des sciences d'observation (...). En premier lieu, pour rendre positive la science politique, il faut y introduire, comme dans les autres sciences, la prépondérance de l'observation sur l'imagination. (...) Il faut considérer la marche de la civilisation comme assujettie à une loi invariable fondée sur la nature des choses. (pp.181 sq.)

### 3. Preuve empirique et scientificité en psychologie

Au regard de diverses productions textuelles en psychologie : articles publiés dans des revues indexées, mais aussi : critères présidant aux expertises, ou encore : manuels de méthodologie, s'imposent le fétichisme de ce qui se donne comme « fait » et conjointement, la répression de ce qui relève de la construction rationnelle des connaissances.

#### 3.1. La méthode expérimentale

L'expérimentation reste considérée comme la plus scientifique des méthodes - voire la seule méthode scientifique. Par exemple Moliner (2016) expose son intention de faire de l'hypothèse d'un lien entre représentations iconographiques du monde et croyances, une hypothèse « scientifique », ce que, d'après lui, les autres disciplines des SHS n'auraient pas été en mesure de faire, faute d'être expérimentales ; et il prend appui sur la notion de réfutabilité popperienne pour dénoncer la « faille méthodologique » de ces autres disciplines (p.27).

Mais de quelle expérimentation parle-t-on ? La référence à Bernard (1865) reste certes fondatrice dans l'histoire de la discipline :

*La méthode expérimentale s'appuie successivement sur le sentiment, la raison et*

11 Par exemple (propos de rue, émanant d'un jeune) : « Y a un problème avec les immigrés. La preuve : on en vire. »

*l'expérience.*

Le sentiment engendre l'idée ou l'hypothèse expérimentale, c'est-à-dire l'interprétation anticipée des phénomènes de la nature. Toute l'initiative expérimentale est dans l'idée, car c'est elle qui provoque l'expérience. La raison ou le raisonnement ne servent qu'à déduire les conséquences de cette idée et à les soumettre à l'expérience.

Une idée anticipée ou une hypothèse est donc le point de départ nécessaire de tout raisonnement expérimental (p.65).

L'expérimentation repose donc sur le « raisonnement expérimental ». Hypothético-déductif, il va de l'idée aux faits, s'opposant en cela à une méthodologie strictement empirique. Pourtant, dans les manuels de méthodologie - où la référence à Claude Bernard est pourtant quasi constante, et l'expérimentation étiquetée comme hypothético-déductive -, le support rationnel de la méthode a au mieux une place accessoire. Par exemple (Delhomme et Meyer 1997) :

La recherche scientifique (...) se base sur des postulats : a) les phénomènes naturels existent indépendamment de la perception que nous en avons, b) l'observation systématique de la réalité permet de trouver des invariants (...) et d'inférer des lois générales qui sont les causes des phénomènes naturels. (...) (La théorie) est formulée sous forme générale et abstraite. Elle *décrit* des processus relatifs à un ensemble de données observables et *prédit* le résultat d'observations nouvelles (p.10).

Ici les fondements de la démarche scientifique ne résident pas dans le « sentiment » (passé à la trappe), ni même dans l' « idée » : ils sont empiriques et inductifs. Quant à la question du rapport entre formulation abstraite et description des observables, elle n'est pas posée. Et de manière générale, les manuels de méthodologie font l'impasse sur l'opérationnalisation, c'est-à-dire le passage d'un concept défini *a priori* à la description des observables qui sont censés en rendre compte.

### **3.2. Preuve empirique et a-théorisme**

Parmi les pratiques textuelles qui révèlent le mieux cet empirisme objectiviste, la production d'articles est particulièrement révélatrice, en particulier celle des « bons » articles, c'est-à-dire ceux publiés dans les revues indexées, de préférence anglo-saxonnes, et avec un *Impact Factor* élevé. Leur structure en est canonique : la partie dite théorique est constituée d'une accumulation de références spécialisées et récentes, et ce autour d'une problématique précise - une micro-théorie,

théories complexes et notions trop générales étant à proscrire, comme si l'a-théorisme était en somme gage de scientificité. Une hypothèse opérationnelle doit certes être posée, et mise à l'épreuve expérimentalement, mais les variables mises en jeu ne sont bien souvent définies qu'empiriquement (de quoi sont-elles l'opérationnalisation?) Et ce qui fonctionne comme preuve (validation de l'hypothèse), c'est un seuil de significativité statistique, après traitement de données assimilées à des faits. Ces derniers doivent être des données quantitatives, et qui de préférence se donnent comme telles dans la « réalité » : la mesure doit paraître attachée au fait lui-même (mesures physiologiques et notamment neurologiques, ou encore : temps de réaction, mais aussi : réponses de sujets sur des échelles, etc...) En revanche, lorsque le travail de construction du fait et de sa mesure est exposé (par exemple : construction d'indicateurs langagiers à partir d'un matériel verbal), la scientificité perçue est faible. Les exemples suivants rendent compte de la faiblesse conceptuelle d'objets de recherche référant par ailleurs à des variables mesurables :

- Les « risques psycho-sociaux », très en vogue, peuvent être mesurés par des outils, mais quelle pourrait en être la définition théorique ? Ils rendent compte de toutes sortes de malaise au travail, mais dont l'unité conceptuelle reste problématique - faute peut-être d'intégrer au centre de l'analyse les dimensions organisationnelle et sociétale.
- Dans le domaine de la communication persuasive, les chercheurs distinguent des « arguments forts » *versus* « faibles », sans même que soit défini ce qu'est un argument. Ou encore, la « crédibilité » de la source apparaît comme variable déterminant la persuasion, mais qu'est-ce qu'une source crédible ? La réponse est strictement empirique : c'est une source évaluée comme telle par 75 % au moins de sujets juges.
- Autre objet en vogue : l' « éco-citoyenneté ». Les recherches dans ce domaine ont pour visée de développer les « comportements éco-citoyens », tels que le tri des déchets ménagers. Mais la citoyenneté n'y fait l'objet d'aucune interrogation théorique, comme s'il y avait derrière ce concept quelque évidence idéologique.

À ce stade de l'exposé, les propos suivants, très polémiques, prennent sens :

Mais que dire du psychologue ? Chez lui tout n'est que *pompe*. (...) Comme on lui a dit que la science est faite de patience, que c'est sur des recherches de détail que se sont édifiées les grandes hypothèses, (...) il patauge (...) au milieu des appareils, se jette tantôt dans la physiologie, tantôt dans la chimie, la biologie; il amoncelle les moyennes de statistique, et est convaincu que, pour acquérir la science, tout comme pour acquérir la foi, *il faut s'abêtir* (Poltzer *op.cit.* p.4sq.)

- et ce au prétexte d'une neutralité axiologique qui, par le fait d'un contre-sens idéologique, amène à traiter toute production rationnelle comme « subjective », relevant d'un point de vue « individuel », et donc n'ayant aucune validité épistémique.

### 3.3. Un exemple emblématique de « données objectives » : les mesures de l'activité cérébrale.

Dans l'appréhension des phénomènes psychiques, les mesures physiologiques, et tout particulièrement neurologiques, exercent une certaine fascination<sup>12</sup>, que traduisent divers indices : publications d'articles à support théorique faible dans des revues à forte valeur sociale dans la communauté scientifique ; vulgarisation rapide de résultats qui, à y regarder de près, sont d'une portée épistémique pour le moins discutable, mais qui reposent sur ce qui paraît constituer indiscutablement un fait, si dénué de sens soit-il en tant que tel. C'est le cas par exemple du célèbre article sur les « neurones du Coca-Cola » (McLure & Al. 2004)<sup>13</sup>. Or de telles recherches, relevant du « neuromarketing » et plus largement de la « neuroéconomie », servent la reproduction idéologique et sociale :

On ne s'étonnera donc pas que certains chercheurs en neurosciences finissent à la « Corbeille » (celle de Wall Street, évidemment) et développent une nouvelle discipline, la neuroéconomie. Ils ont cru, en effet, découvrir d'intéressants parallèles entre les lois de fonctionnement du cerveau et les règles de gouvernance des entreprises capitalistes modernes et ils demeurent subjugués par l'homothétie qu'ils croient « voir » entre l'organisation modulaire et hiérarchique du cerveau et l'organigramme de nos plus belles sociétés multinationales. Allant de surprises en surprises, ils découvrent dans le cerveau aussi bien l'aire du Marché que celle du Coca-Cola. Quelle intéressante neurosciences cognitive ! Elle apporte enfin une « preuve » scientifique du caractère naturel (obligatoire) de la validité du système économique (américain), système qui peut donc dominer aujourd'hui, légitimement et naturellement, la totalité de la planète (...). « There is no other alternative » comme le répétait, à satiété, Margaret Thatcher : la fin de l'Histoire... et de la Science, en somme (Tiberghien & Beauvois 2007 p.150).

Du point de vue épistémologique et épistémique, pareille démarche s'inscrit dans un réductionnisme que Feuerhahn et Mandressi (2012) résumant ainsi sobrement :

Les sciences humaines deviennent ainsi, dans les attendus néo-paradigmatiques du

12 Pour une approche critique, voir Guillaume, Tiberghien & Beaudouin 2013.

13 Les auteurs y montrent que les aires cérébrales activées diffèrent suivant que le sujet goûte 1) du Pepsi ou du Coca 2) la boisson dans un récipient neutre *versus* avec la marque.

« tournant cognitif », d'autant plus humaines que le centre de ce qui fait société et culture revient à ce qui fait par excellence l'humain en l'homme : le système nerveux et ses propriétés (p.12).

## Conclusion

Ainsi, l'objectivisme définit tout à la fois une posture idéologique au service de la reproduction, et une posture épistémique, imposant une certaine définition de ce qu'est un savoir valide (i.e. tenu pour scientifique), de telle sorte que validité scientifique et légitimité idéologique se confondent. Cette posture épistémo-idéologique peut être rapprochée du scientisme, par exemple dans la conception qu'en propose Todorov (1998) :

Le scientisme n'est pas du tout la simple possibilité de la science ou de la connaissance ; c'est le fait de fonder sur cette connaissance une action de transformation de l'existant, *au nom de valeurs dont on prétend qu'elles découlent automatiquement des faits*<sup>14</sup>. La forme menaçante du scientisme se trouve dans les totalitarismes... Mais il y a des formes moins monstrueuses du scientisme, omniprésentes aujourd'hui, qui consistent à voir l'être humain comme soumis à une implacable causalité sociale, économique ou biologique (p.86).

## Références

- Althusser L. (1970). Idéologie et appareils idéologiques d'état. *La Pensée*, 151. 3-38.
- Ansart P. (1977). *Idéologies, conflits et pouvoir*. Paris : PUF.
- Beauvois J.-L. (1994). *Traité de la servitude libérale. Analyse de la soumission*. Paris : Dunod.
- Beauvois J.-L. (2005). *Les illusions libérales, individualisme et pouvoir social. Petit traité des grandes illusions*. Grenoble : PUG.
- Bernard C. (1865, ed.1966). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Garnier-Flammarion.
- Bourcier (2017). [http://www.liberation.fr/debats/2017/01/15/trouble-dans-les-etudes-de-genre\\_1541586](http://www.liberation.fr/debats/2017/01/15/trouble-dans-les-etudes-de-genre_1541586)
- Bourdieu P. (1973). L'opinion publique n'existe pas. *Les Temps Modernes*, 318. 1292-1309 [réed. 1995. *Médiaspouvoirs*, 38. 2310-3358]
- Bourdieu P. (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Minuit.
- Bourdieu P. (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Bourdieu P., Boltanski L. (2008). *La production de l'idéologie dominante*. Paris : Raisons d'agir.
- Camus O. (2003). De la reproduction idéologique à l'autonomie (une perspective pragmatique). Dans L. Baugnet (Ed.), *Constructions identitaires et dynamiques politiques*. Bruxelles : Presses Inter-Universitaires, Peter Lang. 219-236.
- Camus O. (2004). L'épistémo-idéologie libérale. Dans *Actes du colloque Normes sociales et processus cognitif*. SACO, MSHS, Université de Poitiers. 23-26.
- Camus O. (2006). La reproduction idéologique. Dans A. Dorna & J. M. Sabucedo (Eds). *Etudes et chantiers de psychologie politique*. Paris : L'Harmattan. 127-144.

---

14 C'est moi qui souligne.

- Camus O. (2007). Idéologie et communication. Dans J.-P. Pétard (Ed.). *Psychologie sociale*. Paris : Bréal . 269-334.
- Castoriadis C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil.
- Charaudeau P. (2005). *Les Médias et l'Information. L'impossible transparence du discours*. Bruxelles : De Boeck-Ina.
- Comte A. (1822 ; ed. 1970). Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société. Paris : Aubier-Montaigne.
- Comte A. (1844 ; ed.1983). *Discours sur l'esprit positif*. Paris : Vrin.
- Comte A. (1830-1842). *Cours de philosophie positive (1ère et 2<sup>ème</sup> leçons)*. [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)
- Deconchy J.-P. (1989). *Psychologie sociale. Croyances et idéologies*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Deconchy J.-P. (1999). Psychologie sociale des processus idéologiques. Dans W. Doise, N. Dubois, J.-L. Beauvois (Eds). *La construction sociale de la personne*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble. 113-128.
- Delhomme P., Meyer T. (1997). *Les projets de recherche en psychologie sociale*. Paris : Armand Colin.
- Ducrot O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.
- Duteille C. (2006). Désir de penser, peur de penser en sociologie : l'exemple des « objets frontières ». Dans E. Enriquez, C. Haroche & J. Spurk, *Désir de penser, peur de penser*. Lyon:Parangon. 161-187.
- Ellul J. (1962, ed. 1990). *Propagandes*. Paris : Economica.
- Feuerhahn W., Mandressi R. (2011/2012). Les « neurosciences sociales » : historicité d'un programme. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 25. 3-12.
- Gould S.J. (1981, ed.1996). *La mal-mesure de l'homme*. Paris : Odile Jacob.
- Guilbert T. (2007). *Le discours idéologique ou la Force de l'évidence*. Paris : L'Harmattan.
- Guillaume F., Tiberghien G., Beaudouin J.-Y. (2013). *Le cerveau n'est pas ce que vous pensez*. Grenoble : P.U.G.
- Halimi S. (1997). *Les nouveaux chiens de garde*. Paris : Editions Liber-raisons d'agir.
- Hazan E. (2006). *LQR. La propagande du quotidien*. Paris : Editions Raisons d'agir.
- Horckheimer M., Adorno T.W. (1944 ; ed. 1974). *La dialectique de la raison*. Paris : Gallimard.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1986 ; ed.1998). *L'implicite*. Paris : Armand Colin.
- Klemperer V. (1947, ed.1996). *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich*. Paris : Albin Michel.
- McClure S.M., Li J., Tomlin D., Cypert K.S., Montague L.M., Montague P.R. (2004). Neural correlates of behavioral preference for culturally familiar drink. *Neuron*, 44. 379-387.
- Michéa J.-C. (2008). *La double pensée. Retour sur la question libérale*. Paris : Flammarion.
- Moliner P. (2016). *Psychologie sociale de l'image*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Moscovici S. (1992). La fin des représentations sociales ? Dans Aebischer V., Deconchy J.-P., Lipiansky E.-M. (Eds). *Idéologies et représentations sociales*. Fribourg : Delval. 65-84.
- Pêcheux M. (1975). *Les vérités de La Palice. Linguistique, sémantique, philosophie*. Paris : François Maspéro.
- Politzer G. (1928 ; ed. 1968). *Critique des fondements de la psychologie*. Paris : PUF.
- Sperber D., Wilson D. (1986), *Relevance (Communication and Cognition)*, Oxford, Blackwell (trad. fr. : *La Pertinence (Communication et Cognition)*, Paris, Ed. de Minuit, (1989.)
- Spurk J. (2006). La peur de penser et la marchandisation du désir de penser. Dans E. Enriquez, C. Haroche & J. Spurk, *Désir de penser, peur de penser*. Lyon:Parangon. 109-133.
- Tiberghien G. (1979). Psychologie, idéologie et répression politique. *Psychologie Française*, 24-2.169-184.
- Tiberghien G., Beauvois J.-L. (2007). Domination et impérialisme en psychologie. *Psychologie Française*, 53. 135-155.
- Todorov T. (1998). Entretien. *Magazine littéraire*, 371.
- Weber M. (1919, ed. 1959). *Le savant et le politique*. Paris : Plon.
- Zawadzki P. (2006). Scientisme et dévoiements de la pensée critique. Dans E. Enriquez, C. Haroche & J. Spurk, *Désir de penser, peur de penser*. Lyon:Parangon. 84-108.